

M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,  
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs  
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.  
Mais, puisque du destin la fatale puissance  
Nous prive pour jamais de sa chère présence,  
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter  
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.  
Il vous touche de près, et sans votre suffrage  
J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage.  
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi,  
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.  
CHRYSLALDE. C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,  
Que douter si j'approuve un choix si légitime.  
ARNOLPHE (à part, à Horace.) Oui, je veux vous servir de la bonne façon.  
HORACE (à part, à Arnolphe).  
Gardez, encore un coup...  
ARNOLPHE (à Horace). N'avez aucun soupçon.  
(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)  
ORONTE (à Arnolphe). Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !  
ARNOLPHE. Que je sens à vous voir une grande allégresse !  
ORONTE. Je suis ici venu... Sans m'en faire récit,  
ARNOLPHE. Je sais ce qui vous mène.  
ORONTE. On vous l'a déjà dit ?  
ARNOLPHE. Oui.  
ORONTE. Tant mieux.  
ARNOLPHE. Votre fils à cet hymen résiste,  
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste :  
Il m'a même prié de vous en détourner.  
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,  
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,  
Et de faire valoir l'autorité de père.  
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens ;  
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.  
HORACE (à part). Ah ! traître !  
CHRYSLALDE. Si son cœur a quelque répugnance,  
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.  
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.  
ARNOLPHE. Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?  
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse  
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?  
Il serait beau vraiment qu'on le vit aujourd'hui  
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !  
Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne ;  
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne ;  
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,  
Et force de son fils tous les attachements.  
ORONTE. C'est parler comme il faut, et dans cette alliance  
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.  
CHRYSLALDE (à Arnolphe).  
Je suis surpris, pour moi, du grand empressement  
Que vous me faites voir pour cet engagement,  
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...  
ARNOLPHE. Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.  
ORONTE. Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...  
CHRYSLALDE. Ce nom l'aigrit ;  
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.  
ARNOLPHE. Il n'importe.  
HORACE (à part). Qu'entends-je ?  
ARNOLPHE (se tournant vers Horace). Oui. C'est là le mystère ;  
Et vous pouvez juger ce que je devais faire.  
HORACE (à part). En quel trouble !...

## SCÈNE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSLALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE. Monsieur, si vous n'êtes auprès,  
Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;  
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être  
Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre.  
ARNOLPHE. Faites-la-moi venir : aussi bien de ce pas  
Prétends-je l'emmener. (A Horace.) Ne vous en fâchez pas :  
Un bonheur continu rendrait l'homme superbe ;  
Et chacun à son tour, comme dit le proverbe.  
HORACE (à part). Quels maux peuvent, ô ciel ! égaler mes ennemis ?  
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis ?  
ARNOLPHE (à Oronte). Pressez vite le jour de la cérémonie,  
J'y prends part ; et de à moi-même je m'en prie.  
ORONTE. C'est bien là mon dessein.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES

## SCÈNE IX.

AGNES, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSLALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE (à Agnès). Venez, belle, venez,  
Qu'on ne saurait tenir et qui vous mutinez.  
Voici votre galant, à qui, pour récompense,  
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.  
(à Horace.) Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits ;  
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.  
AGNÈS. Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?  
HORACE. Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.  
ARNOLPHE. Allons, causeuse, allons.  
AGNÈS. Je veux rester ici.  
ORONTE. Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci ;  
Nous nous regardons tous sans le pouvoir comprendre.  
ARNOLPHE. Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.  
Jusqu'au revoir.  
ORONTE. Où donc prétendez-vous aller ?  
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.  
ARNOLPHE. Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,  
D'achever l'hyménée.  
ORONTE. Qui ! mais pour le conclure,  
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit  
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,  
La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique  
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique ?  
Sur quoi votre discours était-il donc fondé ?  
CHRYSLALDE. Je m'étonnais aussi de voir son procédé.  
ARNOLPHE. Quoi !  
CHRYSLALDE. D'un hymen secret ma sœur eut une fille  
Dont on cacha le sort à toute la famille,  
ORONTE. Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,  
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.  
CHRYSLALDE. Et dans ce temps le sort, lui déclarant la guerre,  
L'obligea de sortir de sa natale terre.  
ORONTE. Et d'aller essayer mille périls divers  
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.  
CHRYSLALDE. Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie  
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.  
ORONTE. Et, de retour en France, il a cherché d'abord  
Celle à qui de sa fille il confia le sort.  
CHRYSLALDE. Et cette paysanne a dit avec franchise  
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avait remise  
ORONTE. Et qu'elle l'avait fait, sur votre charité,  
Par un accablement d'extrême pauvreté.  
CHRYSLALDE. Et lui, plein de transport, et l'allégresse en l'âme,  
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.  
ORONTE. Et vous allez enfin la voir venir ici,  
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.  
CHRYSLALDE (à Arnolphe).  
Je devine à peu près quel est votre supplice :  
Mais le sort en cela ne vous est que propice.  
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,  
Ne vous point marier en est le vrai moyen.  
ARNOLPHE (s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler).  
Oui !

## SCÈNE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSLALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE. D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?  
HORACE. Ah ! mon père,  
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.  
Le hasard en ces lieux avait exécuté  
Ce que votre sagesse avait prémédité.  
J'étais, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,  
Engagé de parole avecque cette belle ;  
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,  
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.  
ENRIQUE. Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,  
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.  
Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.  
CHRYSLALDE. J'en ferais de bon cœur, mon frère autant que vous :  
Mais ces lieux et cela ne s'accroissent guères.  
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,  
Payer à notre ami ses soins officieux,  
Et rendre grâce au ciel qui fait tout pour le mieux.



## LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES. — 1673.

## PERSONNAGES DES PROLOGES.

FLORE.  
DEUX ZÉPHYRS, dansants.  
CLIMÈNE.  
DAPHNÉ.  
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de bergers.  
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.  
BERGERS et BERGÈRES de la suite de Tircis, chantants et dansants.  
PAN.  
FAUNES, dansants.  
UNE BERGÈRE, chantante.

## PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ARGAN, malade imaginaire.

BÉLINE, seconde femme d'Argan.  
ANGÉLIQUE, fille d'Argan.  
LOUISON, petite fille, sœur d'Angélique.  
BÉRALDE, frère d'Argan.  
CLÉANTE, amant d'Angélique.  
M. DIAFOIRUS, médecin.  
THOMAS DIAFOIRUS, fils de M. Diafoirus.  
M. PURGON, médecin.  
M. FLEURANT, apothicaire.  
M. BONNEFOI, notaire.  
TOINETTE, servante d'Argan.

## PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

Dans le premier acte.

POLICHINELLE.  
UNE VIEILLE.  
VIOLONS.  
ARCHERS, chantants et dansants.

Dans le second acte.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante.  
UN ÉGYPTIEN, chantant.  
ÉGYPTIENS et ÉGYPTIENNES, chantants et dansants.

Dans le troisième acte.

TAPISSIERS, dansants.  
LE PRÉSIDENT de la Faculté de Médecine.  
DOCTEURS.  
ARGAN, bachelier.  
APOTHICAIRES, avec leurs mortiers et leurs pilons.  
PORTE-SERINGUES.  
CHIRURGIENS.

La scène est à Paris.



Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. — ACTE I, SCÈNE II.

## PROLOGUE.

La décoration représente un lieu champêtre et néanmoins fort agréable.

## ÉGLOGUE

EN MUSIQUE ET EN DANSE.

Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Escurth, 1.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FLORE ; DEUX ZÉPHYRS, dansants.

FLORE.  
Quittez, quittez vos troupeaux :  
Venez, bergers ; venez, bergères :  
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux ;  
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,

Et réjouir tous ces hameaux.  
Quittez, quittez vos troupeaux ;  
Venez, bergers ; venez, bergères ;  
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

## SCÈNE II.

FLORE ; DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

CLIMÈNE (à Tircis), ET DAPHNÉ (à Dorilas).  
Berger ! laissez là tes feux ;  
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS (à Climène, et DORILAS (à Daphné).  
Mais au moins, dis-moi, cruelle,  
TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.  
DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle,  
CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.  
TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?  
DORILAS.

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ?  
CLIMÈNE ET DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

## SCÈNE III.

FLORE ; DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, BERGERS ET BERGÈRES, de la suite de Tircis et de Dorilas, chantants et dansants.

## PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Toute la troupe des Bergers et des Bergères va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMÈNE.  
Quelle nouvelle parmi nous,  
Décès, doit jeter tant de réjouissance ?

DAPHNÉ.  
Nous brûlons d'apprendre de vous  
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.  
D'ardeur nous en soupçons tous.

TOUTS.  
Nous en mourons d'impatience.

FLORE.  
La voici : silence, silence.

Vos vœux sont exaucés, Louis est de retour ;  
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,  
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,  
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis ;

Il quitte les armes  
Faute d'ennemis.

TOUTS.  
Ah ! quelle douce nouvelle !  
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !  
Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !  
Que de succès heureux !  
Et que le ciel a bien rempli nos vœux !  
Ah ! quelle douce nouvelle !  
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

## DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères expriment par des danses les transports de leur joie.

FLORE.  
De vos flûtes bocagères  
Révélez les plus doux sons ;  
Louis offre à vos chansons  
La plus belle des matières.

Après cent combats  
Où cueille son bras  
Une ample victoire,  
Formez entre vous  
Cent combats plus doux  
Pour chanter sa gloire.

TOUTS.  
Formons entre nous  
Cent combats plus doux  
Pour chanter sa gloire.

FLORE.  
Mon jeune amant, dans ce bois,  
Des présents de mon empire  
Prépare un prix à la voix  
Qui saura le mieux nous dire  
Les vertus et les exploits  
Du plus auguste des rois.

CLIMÈNE.  
Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMÈNE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TOUTS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle récompense,  
Peuvent-ils animer un cœur ?

(Les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux Zéphyrus, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.)

TIRCIS.  
Quand la neige fondue enfla un torrent fameux,  
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux  
Il n'est rien d'assez solide ;  
Digues, châteaux, villes et bois,  
Hommes, et troupeaux à la fois,  
Tout cède au courant qui le guide :  
Tel, et plus fier et plus rapide,  
Marche Louis dans ses exploits.

## TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères du côté de Tircis dansent autour de lui sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS.  
Le foudre menaçant qui perce avec fureur  
L'affreuse obscurité de la nue enflammée,  
Fait d'épouvante et d'horreur  
Trembler le plus ferme cœur ;  
Mais, à la tête d'une armée,  
Louis jette plus de terreur.

## QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS.  
Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés  
Par un brillant amas de belles vérités  
Nous voyons la gloire effacée ;  
Et tous ces fameux demi-dieux  
Que vante l'histoire passée  
Ne sont point à notre pensée  
Ce que Louis est à nos yeux.

## CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères de son côté font encore la même chose.

DORILAS.  
Louis fait à nos temps, par ses faits inouis,  
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire  
Des siècles évanouis ;  
Mais nos neveux, dans leur gloire,  
N'auront rien qui fasse croire  
Tous les beaux faits de Louis.

## SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et les Bergères de son côté font encore de même.

## SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux partis se mêlent et dansent ensemble.

## SCÈNE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZÉPHYRS, dansants ; CLIMÈNE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, FAUNES, dansants ; BERGERS ET BERGÈRES, dansants et chantants.

PAN.  
Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire.  
Eh ! que voulez-vous faire ?

Chanter sur vos chalumeaux  
Ce qu'Apollon sur la lyre,  
Avec ses chants les plus beaux,  
N'entreprendrait pas de dire ?

C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,  
C'est monter vers le ciel sur des ailes de cire,  
Pour tomber dans le fond des eaux.

Pour chanter de Louis l'intrépide courage  
Il n'est point d'assez docte voix,  
Point de mots assez grands pour en tracer l'image :  
Le silence est le langage

Qui doit louer ses exploits.  
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ;  
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses desirs ;  
Laissez, laissez là sa gloire,  
Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUTS.  
Laissons, laissons là sa gloire,  
Ne songeons qu'à ses plaisirs.  
FLORE, à Tircis et à Dorilas.  
Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,  
La force manque à vos esprits,  
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix,  
Dans les choses grandes et belles,  
Il suffit d'avoir entrepris.

## HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphyrus dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux Bergers.

CLIMÈNE ET DAPHNÉ, donnant la main à leurs amants.  
Dans les choses grandes et belles,  
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.  
Ah ! que d'un doux succès notre audace est suivie !

FLORE ET PAN.  
Ce qu'on fait pour Louis on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANTS.  
Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

FLORE ET PAN.  
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie

TOUTS.  
Joignons tous dans ces bois  
Nos flûtes et nos voix,  
Ce jour nous y convie ;  
Et faisons aux échos redire mille fois :  
Louis est le plus grand des rois ;  
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

NEUVIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Faunes, Bergers et Bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la comédie.

## AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGÈRE, chantante.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains et peu sages médecins ;  
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins  
La douleur qui me désespère.  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Hélas ! hélas ! je n'ose découvrir  
Mon amoureux martyr  
Au berger pour qui je soupire,  
Et qui seul peut me secourir.  
Ne prétendez pas le finir,  
Ignorants médecins ; vous ne sauriez le faire :  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire  
Croit que vous connaissez l'admirable vertu,  
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;  
Et tout votre caquet ne peut être reçu  
Que d'un malade imaginaire.  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains et peu sages médecins ;  
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins  
La douleur qui me désespère.  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre d'Argan.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN (assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire).

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif,

préparatif et remollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur... Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Les entrailles de monsieur, trente sols. Oui : mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire c'est-à-dire dix sols. Les voilà, dix sols. Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. Avec votre permission, dix sols. Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols six deniers. Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. Ah ! monsieur Fleurant ! c'est se moquer ; il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente pour faire reposer monsieur, trente sols. Bon, dix et quinze sols. Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. Dix sols, monsieur Fleurant. Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et édulcoré, pour adoucir, lenifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. Bon, dix sols. Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah ! monsieur Fleurant ! tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à M. Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne ? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici (Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. (Après avoir sonné pour la deuxième fois.) Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. (Après avoir sonné encore.) Ils sont sourds. Toinette ! Drelin, drelin, drelin. (Après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.) Tout comme si je ne sonnais point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. (Voyant qu'il sonne encore inutilement.) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

## SCÈNE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE (en entrant). On y va.  
ARGAN. Ah ! chienne ! Ah ! carogne !...  
TOINETTE (faisant semblant de s'être cogné la tête). Diantre soit de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN (en colère). Ah ! traitresse.

TOINETTE (interrompant Argan). Ah !

ARGAN. Il y a...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Il y a une heure...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tu m'as laissé...

TOINETTE. Ah !

ARGAN. Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. Tu m'as fait égossiller, carogne.

TOINETTE. Et vous m'avez fait, vous, casser la tête. L'un vaut bien l'autre ; quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. Quoi ! coquine...

TOINETTE. Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. Me laisser, traitresse !

TOINETTE (interrompant encore Argan). Ah !

ARGAN. Chienne, tu veux...

TOINETTE. Ah !